poésie

éditions
de l'Oésie

B

poésie

Numéro 5, 2002
Revue fondée en 1997
par Bertrand Tremblay et Richard Ste-Marie

Coordination et composition graphique :
Bertrand Tremblay
Comité de rédaction :
Jean Deronzier
Jean Dorval
Monique Laforce
Geneviève Rey
Gaston Sylvain
Édition électronique :
Gaston Sylvain
Révision linguistique :
Les membres du Comité de rédaction
Impression :
Les Impressions Charlevoix Offset
Baie-Saint-Paul
Distribution :
Les éditions de l'Oésie

Pour participer à la revue, faites parvenir vos textes au coordonnateur, de préférence à la fois par courrier électronique et sur papier.

Les copies papier doivent être fournies en trois exemplaires et ne seront pas retournées. L'éditeur se réserve le choix des textes qui seront retenus. Les auteurs conservent l'entière responsabilité des textes publiés.

Les éditions de l'Oésie,
225A, Châteauguay, Québec (Québec) G1K 2E1

Courriel :
brtremble@yahoo.com
Site Internet :
www.ava.qc.ca/edition/RevuePoesie

Thème du prochain numéro :
masques et miroirs...

© Les éditions de l'Oésie et les auteurs

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec 2002
Bibliothèque nationale du Canada 2002
ISSN 1480-1140

Ce numéro 5 de la revue *Poésie* existe sur papier et en version électronique destinée à Internet. Il en a été tiré deux cent cinquante exemplaires sur papier recyclé Royal Fiber Cottonwood script. La version électronique de ce numéro 5 peut être imprimée, en tout ou en partie, à des fins personnelles. Dans le cas de diffusion restreinte d'une reproduction intégrale ou partielle de l'œuvre, l'autorisation de l'éditeur est requise. Toute reproduction devra obligatoirement inclure cette page avec la présente notice, en plus des noms des auteurs concernés. L'éditeur conserve plein pouvoir de révoquer ces autorisations en tout temps. De plus, il n'est pas permis de tirer de cette reproduction un profit direct ou indirect. Les éditions de l'Oésie restent seules détentrices de tous les droits d'édition, d'adaptation, de diffusion et de traduction de la revue. Chaque auteur conserve l'intégralité des droits de propriété de ses œuvres incluses dans le présent numéro.

Il faut ouvrir une fenêtre
pour exister

François Vigneault

Beau pont de mots
qui d'un coup d'aile comme un oiseau
franchit le fleuve noir du silence

Pierre Chatillon

Car nous sommes habitués à ne pas mourir tout à fait,
y consentir n'aurait de sens que si être né l'avait été en vain.

Julie Stanton

O Capitaine ! mon Capitaine ! fini notre effrayant voyage,
Le bateau a tous écueils franchis, le prix que nous quêtions est gagné

Walt Whitman

sommaire

éditorial

Bertrand Tremblay évoque
le chemin parcouru
depuis la fondation de la revue *Poésie* 6

remerciement

Liste des 65 auteurs publiés
dans au moins l'un des cinq
premiers numéros de la revue *Poésie* 7

lecture passion

Monique Laforce nous fait pénétrer
dans l'univers de Jean Désy. 8

artiste invitée

Les gravures d'Alexandra Caron
semblent surgir d'un temps lointain
gardé dans nos mémoires.

regards

América América
de Geneviève Rey 101

Mort d'un poète, chronique
de Richard Ste-Marie
sur le regretté Sylvain Lelièvre. 102

passants

Micheline Martineau 16
Anna Yavorska 20
Geneviève Rey 22
Jean Deronzier 26
Edgar Bori 31
Simon Darveau 34
Louis Bergeron 36
Daniel Bourrion 40
Michel Langlois 42
Arlette Fortin 46
Mousse Boulanger 49
Bertrand Tremblay 54
Gérald Morin 58
Pierrette Pelletier 61
Monique Laforce 62
Guylaine Pelletier 64
Catherine Fortin 66
Normand Génois 68
Renée Simard 72
Gaston Sylvain 74
Hélène Mathieu 78
Jean Clermont-Drolet 80
Louise Fortin Ouellet 82
Pierre Fortin 84
Jacques Bernard 86
Mimi Côté 88
Jean Dorval 90
Jean-Philippe Fleury 95
Christian Fleury 98

À l'occasion du numéro 5 de la revue *Poésie*

Pour de nombreuses revues soutenues par des organismes culturels, un cinquième numéro n'est pas un événement en soi, mais pas pour nous, de la revue Poésie*, qui, patiemment, minutieusement, avons porté et passé la flamme afin que la poésie persiste, afin surtout qu'elle voyage !*

Grâce à l'étroite collaboration, à l'implication de tous ses participants, notre voyage commencé en 1997 continue et il semble que les passagers de ce navire que nous avons créé ensemble de toutes pièces soient de plus en plus nombreux. Voilà donc la raison de célébrer ce cinquième rendez-vous d'amour, de mots et de passion.

Je tiens à remercier chaleureusement tous ceux qui collaborent et qui contribuent par leur engagement à la traversée de ce vaisseau d'or qui ne peut se mouvoir que grâce à l'énergie humaine. Non seulement tous les poètes, les artistes visuels, mais également tous ceux qui fréquentent et qui aiment la revue Poésie. *Tous ceux qui nous lisent et qui portent la Parole de notre doris aventureuse à nulle autre pareille.*

Un merci tout spécial à Richard Ste-Marie qui - toutes voiles dehors et avide de tous vents - revient dans une chronique initiée au numéro trois : Regard. *Cette chronique, qu'il partage cette fois-ci avec Geneviève Rey, nous rappelle l'importance de la mémoire :* Mort d'un poète *et* América América *constituent un riche contrepoint à l'égard du corps poétique de la revue et de son thème* Franchir.

Les complicités qui naissent de notre amour des mots à travers cette création collective qui touche de plus en plus de cœurs, nous laissent présager encore de longues et riches traversées en Poésie.

Merci, merci à Vous.

Bertrand Tremblay

Auteurs publiés dans la revue *Poésie*

Anick Arsenault Micheline Beaudry Morice Benin Louis Bergeron Jacques Bernard Edgar Bori Oneil Bouchard Mousse Boulanger Daniel Bourrion Aline Boutet Hélène Breton Alexandra Caron Paul-É. Chamberland Marc Chabot Jean Clermont-Drolet Mimi Côté D.E. Cyr Simon Darveau Jean-Baptiste Desgagnés Guy Désilets Jean Désy Jean Deronzier Jean Dorval Julie Dorval Bernard Fiset Christian Fleury Jean-Philippe Fleury Arlette Fortin Catherine Fortin Éric Fortin Pierre Fortin Louise Fortin Ouellet Danielle Gagnon Anne-Louise Genest Guy Genest Normand Génois Claudie Gignac Jean Grignon Claude Jirar Monique Laforce Gabriel Lalonde Michel Langlois Luc Lecompte François Lemay Nicole Malenfant Micheline Martineau Hélène Matte Hélène Mathieu Augustin Michel Gérald Morin Sylvie Nicolas Jacques Ouellet Guylaine Pelletier Pierrette Pelletier Michel Pleau Geneviève Rey Agnès Riverin Gilles St-Amour Renée Simard Gaston Sylvain Richard Ste-Marie Bertrand Tremblay France Tremblay André Trottier Anna Yavorska

Lecture passion

Jean Désy

Ma cabane était chaude et sentait le chocolat.
Jean Désy, Le coureur de froid

Je me raccroche à l'idée de cette cabane. De cette odeur familière et magique du chocolat. Servi par quelqu'un qui m'aime et cherche à réconforter. Les mains qui se brûlent un peu sur le rebord de la tasse. Et c'est bon.

Vivante encore et le savoir. Cette précarité de le savoir. Tellement.

Je lis ce livre de toi qui m'a été offert par un poète. Je lis lentement cette histoire du coureur de froid. Ta vie. Réelle et rêvée. Je lis ton nord implacable dans ma ville cernée de policiers bottés et casqués. Leurs bombes de larmes et de fumée. Je lis pour ne plus entendre le bruit des hélicoptères sur la ville assiégée par la bêtise. L'étendue du désastre.

En ce temps-là, il y avait une fois, tant de fois, la guerre. Sous les draps de forêts lointaines, j'inventais à mes poupées des refuges. Enfants abandonnés à qui je devais faire traverser des frontières qui reculaient à mesure. Dans ces pays inconnus de l'autre côté de la mer.

Du milieu du livre, comme Vigneault du milieu du pont, je te lis pour conjurer mes vertiges. Je ne supporte plus le ronronnement des moteurs dans le ciel de Québec cette nuit du 21 avril 2001. Je tombe sans fin du sommet des Amériques. Comme dans mes rêves récurrents de chutes. Où s'écroulent, sans rien pour les retenir, tous mes garde-fous.

Il y avait eu d'autres poupées. Rapportées de ces outre-mondes à feu et à sang. Lequel de mes oncles, revenu de là-bas en uniforme, m'avait offert ce cadeau inattendu pour une fillette de trois ans ? Un soldat et une infirmière. Leurs visages peints. Têtes de bois et corps de coton. L'une d'elles oubliée dehors toute une nuit. Retrouvée le lendemain dans la rosée sous un arbre. Morte ? je demandais. L'amour écartait déjà cette vérité encombrante.

Je n'ai rien appris depuis. Je t'écris sans mesurer ni peser ce que je comprends. Tes histoires. La mienne. Ces vies aux franges du froid et de la peur. Je griffonne dans tes marges des hommes jeunes et désespérés qui n'auront pas d'enfants ou ne les connaîtront pas. L'alcool qui réchauffe et sauve, et celui qui tue. La soif d'aller jusqu'au bout de la soif. Des phrases illisibles. Il aurait fallu étendre dans la taïga des branches de sapin odorant. Écrire en lettres immenses. Réclamer des secours improbables. Je manque de mots et de moi. Hier et maintenant.

Le téléphone sonne longtemps dans la maison désertée. J'arrive en retard une fois de plus. Quelqu'un s'effondre dans la distance. Je m'appuie aux mots moins qu'aux silences, haletante, le cœur en tempête, à ne plus jamais reprendre mon souffle.

J'avance droit devant moi. Dans le déni et l'aveuglement. La poudrerie et une lumière trop vive. Je n'ai connu que la démesure des hivers d'enfance

et les jeux répétés de mourir. Je dérape sur la glace. Perdue et sans repères, mais guidée par cet instinct très sûr qui prend le relais quand on n'habite plus rien ni personne.

Je n'ai jamais su lire les boussoles. Je dis que je ne sais rien de cette survie difficile. Rien. Je mens pour retarder la fin. Ce moment où nous aurons perdu la guerre. Longtemps, je tourne autour du « campe » comme ton renard. Je m'accroche aux anses gelées de la nuit. L'aveu arraché à mon corps défendant. Je sais tout de cette misère que nous sommes et du dégel, et je me tais.

Côte à côte, flanc contre flanc, cet homme mon amour et moi, nous regardons passer, au mitan du fleuve, une chaise abandonnée, dérivant sur une banquise.

Je confonds tout comme si j'avais trop bu, trop rêvé, trop aimé. J'appelle un témoin sur nos espaces de détresse. On s'épuise à refaire le dessin de l'étoile polaire sur nos cahiers où quelqu'un a éteint le ciel.

Je m'approche de la fenêtre. La nuit s'étire interminablement. Il m'a semblé voir la rue couverte de neige. Déserte et transie. Les hélicoptères tournent sans fin. Nuit blanche. Devant les barricades, mon fils veille en silence sur la mémoire. Il n'a pas neigé. Je rêve debout. La fatigue inévitable d'un nouveau matin.

Avant d'atteindre la dernière page, j'efface Dieu sans frémir. Sur la vacuité du paysage, je trace une forme fragile et imprécise, farouche et menacée. Humaine, simplement.

Je me couche dessus de tout mon long. J'étends les bras dans la position de l'homme de Vinci, écartelé dans un cercle. Je refais le mouvement qui crée des ailes. Quand les secours arriveront, ils trouveront sur la neige la silhouette de l'ange envolé.

Dehors, on n'entend plus que les rares autos de ceux qui rentrent à la maison ou partent au travail avec le jour qui se lève. Une accalmie dans le désordre. Je ferme le livre. J'y reviendrai. Demain. Tantôt.

Roulée en boule dans la cache de l'ours, j'attends le printemps. Un rêve réclame le sommeil.

Dans le prolongement de nos livres, parler ou se taire. Je prendrais bien un chocolat chaud. Et toi ?

En toute amitié.

Monique Laforce
21 avril 2001

4/25 «St-Modeste un dimanche» mars 2001 Alexandra Cavan

Île d'Orléans, le 27 avril 2002

Bonjour Monique,

Vraiment, il était plus que temps que je te réponde. Les lettres les plus aimantes, les textes les plus tendres et les plus pénétrants passent parfois inaperçus. Placés dans des chemises, au fond de tiroirs secrets, ils attendent. Ta lettre a attendu qu'on lui réponde. Je la relisais tout à l'heure, ému. Pourquoi ne pas lui avoir répondu immédiatement, quand la guerre faisait rage aux portes de notre ville, quand les policiers gazaient les gens pour des raisons de sécurité d'État et d'États en mal de mondialisation galopante ?

Roulée en boule dans une cache d'ours, tu attendais le printemps. C'était il y a un an déjà. Revoilà la sève ! Des juncos courent sur les galeries des maisons vétustes. J'ai vu, hier, une sittelle à poitrine rousse. La guerre, chez nous, est terminée ; elle a recommencé ailleurs. Il y a toujours une guerre quelque part. Les humains ne changent pas ; cela te fait souffrir, je sais. Cela me fait souffrir aussi. N'y a-t-il que la bonne mort qui sache faire cesser toutes les souffrances ? Comme la bonne mort de mon personnage pédagogue, dans « Le coureur de froid », l'alter ego d'un héros qui n'en est pas un, petit héros de pacotille qui ne sait même pas pourquoi il aime, quelles sont les raisons magnifiques qui le poussent vers sa petite fille. Ce roman se termine en queue de poisson ; un auteur n'imagine même pas la scène finale où une enfant tomberait dans les bras de son père, elle qui se serait ennuyée comme une folle. Manque. Hésitation. Comme si la guerre

dans la cervelle du narrateur n'avait pas cessé ; comme l'ont été toutes les guerres dans les cervelles humaines depuis le début des temps. À quand la paix dans les cœurs ? N'y a-t-il de paix que lorsque la poésie domine, quand elle ne blasphème pas pour rien, quand elle accepte de laisser parler les renards ? La poésie contribue-t-elle à la Grâce, la seule qualité qui puisse repousser avec noblesse et dignité la pesanteur du monde ? Que de pesanteur en ce monde, avouons-le ! Mais la Grâce, les mots, tes mots, mes mots… Est-ce que ce sont des petites affaires lancées ici et là ? Les mots peuvent-ils quelque chose contre les grenades lacrymogènes, contre les grenades qui explosent entre les jambes des combattants ? Peut-être… pas souvent… parfois. Les mots de Kafka ont-ils pu empêcher que Big Brother devienne un tel monstre ? Rien ne semble empêché. La littérature n'empêche rien, surtout pas la littérature. La folie de l'humain poursuit son cours. Je suis très inquiet, parfois, du sort de notre monde. Si inquiet du sort de l'humanité triomphante.

Je voudrais que ce soient les mésanges qui gagnent la partie, et l'eau des fleuves, et les glaces du Nord. Mais quand on sait que la neige nordique la plus polaire est dorénavant criblée de particules de biphénylpolychlorés. Il y a de la beauté silencieuse dans les grands déserts de la toundra ; mais dans chaque brin de lichen, il y a du cadmium qui rend le foie des caribous immangeable. J'ai très peur, et pourtant, en t'écrivant, en écrivant, je

redeviens plus léger. Dire console. Nous parlons. Nous écoutons des poètes qui tentent de rester dignes, qui gardent la tête dans la dignité des étoiles du soir, alors que la parole de la Grâce laisse les pesanteurs terrestres dans la poussière. Je croyais naïvement que le mot « grâce » n'avait été formidablement lancé que par Simone Weil. Mais une étudiante en littérature, récemment, me refaisait découvrir cette phrase d'Anne Hébert, dans « Poésie, solitude rompue » : « L'artiste n'est pas le rival de Dieu. Il ne tente pas de refaire la création. Il demeure attentif à l'appel du don en lui. Et toute sa vie n'est qu'une longue amoureuse attention à la grâce. Il lutte avec l'ange dans la nuit. Il sait le prix du jour et de la lumière. Il apprend, à l'exemple de René Char, que la lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil. » Peut-être que nos simples mots, que toute littérature, que toute poésie ne servent qu'à nous rapprocher du soleil. Frôleurs d'incandescence, nous parvenons à ne plus être des lanceurs de grenades, des faux frères, des envieux, des ignares qui n'acceptent pas que la recréation perpétuelle du monde passe par la création de chacun, obligatoirement.

Bonne journée, chère Monique.

Jean Désy

Micheline Martineau

tous les pieds ont des ailes de beauté

avec ses doux éclats de ponts
l'écho d'une fête de radeaux
le jour est mille millions de voies entrelacées
des arômes turquoises
lignes de l'est lignes de l'ouest
la belle marquise grise et bleue

l'univers part à gauche puis à droite
ma ville ouvre ses bras

le fleuve est à ciel ouvert
sous les galeries près du cap et des escaliers
au nord éblouissant de la vieille gare
sous les toits dans les mains sur les ponts
tout est lumière

brèche de grands glaciers
éclaircies et falaises
entre les ruelles les buildings et leurs rêves
jour grande clarté
jour grand amour
Appalaches
et tous les enfants font des poudreries d'oiseaux
lorsque les bateaux s'élancent
que les clochers répandent mille tours de terre
les cris sont merles voyageurs
les matins cueilleurs
de lunes et de vents

le jour va le jour vient
rameneur d'éternités
blanc
ébloui

vaste jour désir

puis on entend sa voix
par larges trilles
accostages coups de sirènes
par bleu tourterelle et foins de mer

de rires et de falaises
une voix d'étreintes et de bras ouverts

le monde cherche le monde naît
en ramures sur des caps presque nus
presque chants

déjà il paraît musiques et rues
forêts d'aubes et de vents
déjà boulevards à tire-d'aile
souffle d'orignal sous les élans d'un saule

le jour est un grand écran plein la vue
une fenêtre
ses avalanches en petits rangs serrés

entre les branches
des rues
les passants font un tremblement de musiques
presque la pluie

petits dessins de l'amour et du monde
en manteaux gris giboulées
en robes d'eau
chemises trempées et habits froissés
les perrons ont des rampes de fer forgé
des rivages et des toiles
où s'arrêter

un nuage crève

on le voit farouche feuilles multipliées
on l'entend rêver
puis franchir le jour

tous les pieds ont des ailes de beauté

Anna Yavorska

la funambule

funambule en chaussons de danse
je me balance au-dessus
sans filet

calculant mes pas j'avance
et si je tombe je meurs
tu dis
et si je tombe je meurs

je ris

moi qui mourais
en marchant sur le trottoir
peux mourir
sans peur

ou si je veux bien
peux tomber
pour survivre

et même
peux courir et puis voler
pour franchir des Rubicons

je danse je cours et puis je vole
et je suis funambule
et j'ai chaussons de danse
à mes pieds
et sans filet
j'avance...

Geneviève Rey

les portes

traverser les portes de la vie
nommer les mondes à venir
marquer d'une pierre blanche
sa place dans l'éternité

laisser les portes des maisons
grandes ouvertes derrière soi
prendre les chemins les plus longs
les mers les plus lointaines

frapper aux portes des villes
fuir les ors trompeurs des temples
les tours orgueilleuses des palais
les jardins aux fruits défendus

franchir les portes des sables
où les déserts tremblent de peur
où se lamentent les mères
sur la mort des enfants guerriers

écouter aux portes des vents
le souffle léger des sortilèges
basculer dans leurs bras gris
abandonner la pesanteur

aborder les portes du soleil
comme un paradis retrouvé
suivre l'étoile qui fuit
là-bas au grand large

vous m'attendrez au bord du ciel
et je vous reconnaîtrai.

tu regardes

tu regardes sans voir
des îles flottent à la lisière du ciel
éclats de soleil sur le fleuve ébloui
aux grands vents de l'arrière-saison
tu laisses courir les nuages

très loin là-bas pleurent des enfants
saignent les pierres
frissonne la vie ardente

tes chemins s'ensablent
déjà tu t'ennuies des tempêtes

tu as perdu le mot de passe
à l'entrée du port

vers l'autre rive

comme bulle de verre
chaque instant se brise entre tes doigts

la beauté des soirs d'été
porte en elle son désespoir

le sable du désert
recouvre les mondes écroulés

les faucons fouillent la pierraille
à la recherche de nouvelles proies

arrive doucement
le temps des amours amères

s'estompe l'écho
des dernières chevauchées

dis-moi ce qui te retient
au moment de passer le pont
retourner aux ténèbres
sans avoir dit le jour ?

Jean Deronzier

avant

Avant il y avait l'hiver
silence des bruits confondus
funambule sur l'abîme de l'attente

sous la neige
trop de splendeurs aveugles
d'étincelles prisonnières
de déserts foudroyés
de fleurs silencieuses

par-delà l'appel du soleil
le printemps au hasard de l'ombre

les cordes cassées de ma guitare
et les espoirs tranquilles

Avant il y avait l'hiver

transit

il surgira le mystère des bonheurs engloutis
pour franchir le sillage du vertige

qui jardinera les ruines abandonnées de l'hiver
toi, moi, nous, qui ?

le corps à corps de nos amours
s'abîme dans les cordages de l'espoir

le ventre crevé de précieuses purulences
cherche dans les souffles rauques du vent
les flèches lumineuses de nos folles griseries

la hampe des regrets plantée dans le cri des douleurs
nous fuyons le chemin des tumultes
pour de paisibles senteurs d'aromates

le galop fou de la déraison
traverse le mur du silence
éveille des chants au diapason de nos murmures

d'ultimes alliances percent les embûches des rêves
polissent les gemmes de chair neuve

un vol d'oiseaux dénoue les tentures de l'horizon

le matin entonne les mélodies de l'été

seuls dans la moiteur de l'orage
nous rompons les amarres

nous voyageons sous le couvert soyeux des nuages

par-delà tous les bleus de la mer
nous glanons les fleurs qui reparlent d'amour.

passage

Je peux approcher du passage librement
gonfler mes voiles du souffle des marées
toi seule pour m'ouvrir la dernière porte
tracer les carrefours de mémoire
dénouer mes mains engourdies de prières
me basculer dans l'accueil des ténèbres

L'éventail des passions remisé au vestiaire
quitte les poussières tranquilles des regrets
le sang des naissances incertaines
les rires lunaires des mensonges
pouvoir enfin passer le pont de l'amertume
éblouir encore les espérances nomades

Ensemble vers des chevauchées côtières
nous découvrirons l'haleine salée de la mer
nous retrouverons nos oiseaux fous
errant dans la corolle dorée du soleil
nous franchirons l'amour comme une vengeance
pour un mirage libre de toute empreinte lumineuse

Encore et encore nous renaîtrons

4/25 «Cléophas» mars 2001 Alexandre Cau

Edgar Bori

bleu et amer

Traverser la nuit
Franchir le pas de l'autre
Avant que naisse
L'oubli

L'aube s'est levée
Sur ta peau a posé
Ses couleurs de rosée
En cadeau
L'aube a gardé nos promesses en otage
Ne reste que les cages
Sarah...

L'heure est à l'heure
Où de sable le désir
Se perd dans un désert de plaisirs
L'heure a tout pris
Nous lassant des élans
Que nos corps ont ravis
Sarah... Sarah...

L’aube et je berce
Des idées aux lueurs
D’interdit de rêver
Toi tu dors
L’aube a paru
Et soufflé le vent chaud
D’une nuit de mordus
Sarah... Sarah...
Et toi tu dors

Qu’ils soient venus te tourner autour les amours les chameaux
Qu’ils t’aient comblée de poussières d’or crachées
De mirages encore
Encore vidés de tendresse

L’aube me dessèche
Oubliés les mots doux
À quel prix les caresses
Et les coups
L’aube m’a laissé
Tout fin seul enfermé
Au bas d’un escalier
Sarah... Sarah...

L’aube se lève
Voilà
L’aube a paru
Essoufflée du vent chaud
Cette nuit est loin d’être perdue
Bleu et amer
Sarah.

Simon Darveau

la foule

Il y avait une foule entière contre moi.
Alors, d'un geste détaché, je l'ai complètement décimée.

JE L'AI RÉDUITE EN PURÉE
JE L'AI DÉVORÉE
JE L'AI MAL DIGÉRÉE
JE L'AI RÉGURGITÉE

De la masse sanguinolente sortaient encore des bulles
méprisantes qui ressemblaient à des rires narquois.
Alors, avec une violence inouïe, je les ai encore broyés.

JE LES AI NOYÉS
JE LES AI DILUÉS
JE LES AI BRÛLÉS
ET J'AI CRACHÉ

Mais je sentais encore dans l'air
leur méchanceté accablante me peser.
Alors j'ai pleuré, je suis tombé à genoux et j'ai hurlé.

J'AI ARRACHÉ DES CHEVEUX
J'AI OUVERT MON VENTRE
J'AI TOUT ÉPARPILLÉ
J'AI EXTRAIT MON CERVEAU
JE L'AI BROYÉ
JE ME SUIS RÉVEILLÉ

Malheureusement, quand j'ai ouvert les yeux,
j'étais dans une foule qui semblait rire de moi.

Louis Bergeron

... Lacolle ... Motel Esso 75,8 ...

... la pluie zigzague
à la frontière américaine
les chauffeurs de camion fument
lèvres brunes de Coke...

Il est tard sur la route
le moteur ronfle
les autos croisées
sifflent avec une tristesse d'oiseau
à l'aile coincée dans une boîte électrique
où dormir dans ce noir
rempli de pirates en Honda
qui attaquent les p'tits vieux
pour simplement rire
de voir leurs yeux s'agrandir
quand ils font sentir le poignard
sous le nez qui pleure

où dormir dans toute cette encre
tombée d'un coup sur la terre

enfin un **Motel ... Barbara 15 ...**
pas un arbre que des poteaux de lumière
une clôture de tôle et des néons roses jaunes rouges
réception il faut sonner
tourne le moteur toujours
le chauffeur est tellement crevé
dormir oui dormir

deux jours qu'il roule
tout le Lac et Métabetchouan et Rouyn
et Montréal pour aboutir enfin
dans un bled si perdu excentrique
avec tellement de mystère perfide

l'endormi sonne
une vieille femme en robe de nuit lui ouvre
elle fume ne le regarde pas
39,95 qu'elle lui dit
et lui pousse la carte à remplir

une fleur de plastique dans un vase étriqué
des clefs idiotes piquées sur le mur défraîchi
laissez-passer d'acier
vers ces draps douteux
dans lesquels on se glisse

Motel Barbara 15

l'homme stationne sa cracheuse de boucane
et de cris devant la 30
entre la clef dans la serrure
ouvre la porte et la lumière...

elle est là sur le meuble au pied du lit
enchaînée et cadenassée
la télévision qui ne fonctionne pas

l'odeur motel monte du tapis
l'homme essaie de penser à autre chose
il s'écroule en souhaitant
rayer de ses souvenirs
cette nuit qui reste à blanchir

... l'homme le routier
se nomme Tom
son camion
est la seule chose qu'il n'a pas perdue
pour le reste
le nord et l'avenir
c'est foutu
tout foutu...

... Motel S.S. Saints-Anges Qué...

Gouttes de sang derrière la commode
et flaque de bière sous le meuble de la télé
Tom est entré avec sa valise enfumée

les vitres du motel sont si crasseuses
avec des marques de nez écrasé
et de doigts qui pointent c'est nul

stationnement d'un côté et forêt de l'autre
et les montagnes de débris lancés par les fenêtres
des trains Ca-Nam qui filent toujours ici
à vive allure

le lit est stupide
avec son matelas défoncé
le miroir au tain mangé
renvoie l'image criblée
de Tom coi
tellement à deux cheveux
de labourer ce visage fané
à coups de rasoir et d'iode concentré

... pas moyen de dégonfler la terre
et de filer vers un autre système solaire...

Daniel Bourrion

six copeaux feront pont

- I -

Tranchées qui ouvrent mon ventre n'ont nom que des sonneurs :
je suis le noir passeur.

- II -

Élaguer les fossés construit tout mon destin, et c'est belle chanson
que d'écouter les sorts dispensés du chemin.

- III -

J'ai beau ramer sur le fleuve des morts, aucun démon ne peut me dévorer,
moi qui retiens chaque matin la lueur du temps.

- IV -

Mais mon bourreau viendra, ombre du chevreau, présence toute interdite d'une mésange attablée au lever.

- V -

Vergers resteront cois, pétris de leurs fruits mûrs dont l'huile, mon sang, saura figer.

- VI -

« C'est la curée ! », hurleront les veneurs lascifs comme ces enfants examinant la meute me portant au rivage.

Michel Langlois

le temps émietté

ma pensée se noie au vin de la vie
mon sang fige les rouilles anciennes
le vent entre les arbres invente des jeux insolubles
pendant que les sources enferment dans mes mains
les songes muets de la nuit

baigné d'une chaleur de pierre
les bras chargés d'avenir
je regarde naître un à un les sables habitables
un vide sans retour givre les lampes
l'ombre prend la place des mots
et se forgent des années de braises

tout est légende dans la nuit
des arbres aux bras noueux s'illuminent
feux suspendus à la fêlure des pierres
les routes sont des cris
le fleuve à perte de temps étale un silence lumineux
et la mer s'ouvre d'une voix dans l'autre

je ramasse la pierre pour en faire une berge
des blés réveillent mon île
aux plis de nos voix
des violons crient les années folles
en moi les jours d'ombre
s'amalgament à ceux d'étincelles

parfois l'enfance étale sa voie
une lumière s'estompe au creux d'un sourire
attardés un instant au bord des cils s'arrêtent les gestes
comme des oiseaux transis
et ton visage reste enraciné au bord de mes désirs

où sont passés les secrets d'hier
j'aimerais te dire tout ce qui m'habite
et meurt au fond de mes silences
le temps est un arbre en attente
couché sous le feuillage des mots

j’avance vers ton paysage qu’étirent nos ombres
comme des feuilles d’automne
des îles neigent dans tes yeux
nous sommes des pierres dans des souliers trop petits
chacun de nos rêves contient les mots
où s’installent la mer et ses voyages
tout nous paraît trop vaste quand le temps se meurt
qu’avons-nous oublié qui nous pousse à tant marcher

ma pensée va comme un bac d’une rive à l’autre
j’attends ton amour à chaque retour
la maison maigrit de tes absences
tout me semble si loin quand tes yeux se ferment
mon ciel parfois se renverse pour pleurer la mer
le verre d’amitié vide est resté posé sur la table
j’ouvre le four il a conservé la senteur du pain

je m'attarde à chaque méandre de notre amour
je marche dans ton matin sur une route familière
parfois ton regard se referme comme une urne
pétrie de ses argiles sombres
des vents étrangers s'installent sans être invités

en quête de l'oiseau envolé du passé
je revois le miroir fané de ton visage inquiet
un érable flambe d'une chaleur heureuse
le vent s'acharne à découdre nos ombres
un gitan passe avec sa liberté dans les bras
mes pensées dérivent avec lui

le soir me rejoint au bas de la page
je le franchis sans détour
la mémoire remplie des souvenirs
du temps qui n'est plus

Arlette Fortin

ce soir

L'absence du vent
l'oiseau noir de ce nuage
son improbable envol

L'arbre gris qui sommeille
et le temps suspendu

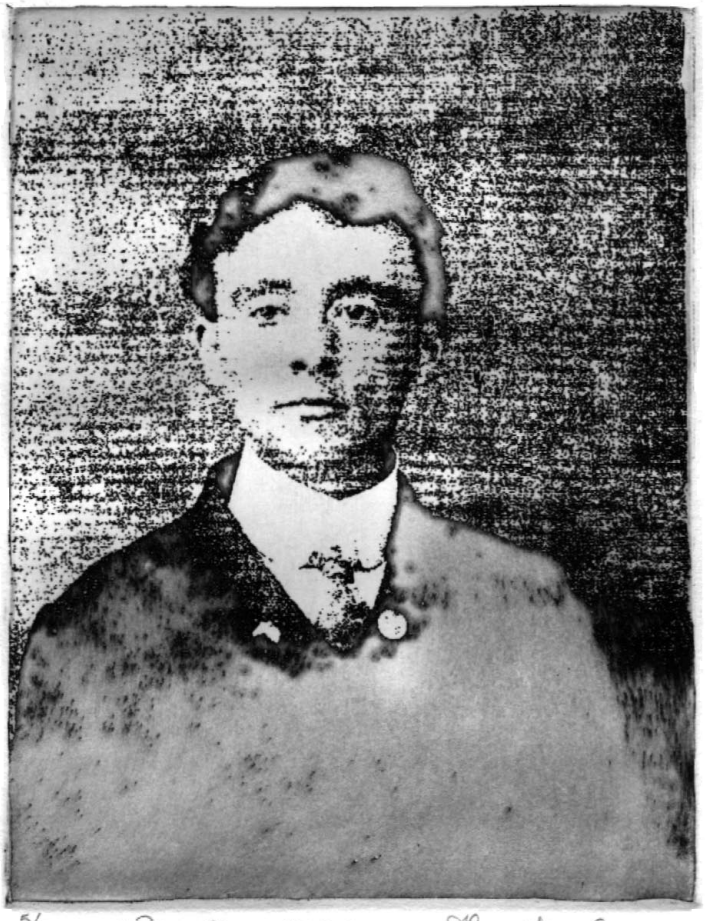
Je ne sais pas pourquoi le mordoré du ciel
et sa part d'ombre sur le fleuve
me fait si mal ce soir

Le chant de ce silence
ce court instant d'éternité
ce bercement de l'âme

Comme si le soir avait cueilli
la part d'espoir qui n'avait pas franchi le jour

Ces silhouettes grises
mystères du crépuscule
qui vont sur la jetée
si libres et si semblables

Je ne sais pas pourquoi
toute la grandeur de l'invisible
tant me trouble ce soir
Je ne sais plus



5/25 <<Pierre>> mars 2001 Alexandra Caron

Mousse Boulanger

Les voix qui franchissent
le désert de l'éternité
parlent dans les livres
sur les scènes de l'univers
avec la diligence des fourmis

le cadran du cœur s'est arrêté
le silence embrouille les heures
la crevasse est si profonde
qu'aucun pont ne relie
l'ombre au soleil
le gel au réveil

Dans l'étang des jours
je fais la planche
sachant que tôt ou tard
la tête heurtera
l'autre rive

Écluse après écluse
sur la lueur blême du crépuscule
je rame
vers le batardeau
où je toucherai le fond
caillouteux
de la nuit

lutte

Le chamois rouge
sur l'arête du glacier
nargue les interdits
d'un sabot aigu
il troue le drapeau du mensonge

Le souffle des gouffres
le pousse
dans la blancheur
où le désir des incisives
mâche la mort

Un seul bond
engendre l'audace

La haie qui barrait le passage
est tombée sous la pioche
des politiques correctes

une souris regarde
la débâcle de son nid

des cailloux roulent
sous le vent

l'orage revient de Palestine
toutes les ruines
se ressemblent

Chaque soir le renard
franchit le sentier du danger
il flaire le jardin
senteurs d'oiseaux

il emporte
dans l'épée de son museau
l'aile qui n'a jamais volé

la musique dans la gorge
un merle siffle
les pommes de l'hiver
au-delà de la combe
un autre chant
abolit la distance

La peur perd ses couleurs
dans les yeux de l'enfant

la nonchalance du fleuve
cache les pièges

un tronc d'arbre dodeline
sa rondeur
sur le froissement de l'eau

où est le passeur ?

Bertrand Tremblay

Il faisait nuit pour deux

empreinte

Marie Uguay

Je t'ai choisi alors que je n'avais pas vécu. Je voulais vibrer à ton silence.

Nous étions des boisseaux de solitude incapables de féconder l'enfance.

Nous avions peur de notre rêve d'éternité pendant que Dieu se taisait derrière sa sagesse.

J'avançais sur les rames d'un métro. Je m'humanisais, m'en allant rencontrer le divin.

Des milliers de petites étoiles me racontaient l'univers et des yeux brillants me portaient vers l'adoration.

Une flamme résistait pourtant : ton visage perdu en moi.

Je voulais renaître à ta place. Trouver là mon asile. Habiter notre patrie.

J'avais confié aux voiliers d'emporter nos bêtises et ta joie consentait à l'abandon de nos masques.

Au détour le sentier me dira si j'ai un ami, si je dois demeurer ici et me battre encore.

Maintenant que je connais ton rêve, maintenant que je veille sur ton cœur, je vivrai quelques instants pour affronter le vide.

découverte

Nous étions si près. Tu voyais mon âme. Plus près encore nous tentions de nous connaître.

Tu attendais du ciel des connaissances et des dons qui ne sont pas venus. Tu avais besoin des astres et ton désir prenait l'éclat d'une seconde naissance.

Tu n'entrevoyais plus les spectres de ton identité ni le visage qui te faisait croire à l'innocence. Tu ne savais pas gérer l'existence. Je te servais de passerelle et de passe-temps. De tendre moment en attendant que tu te connaisses.

Un rêve nous avait installés à même le dénuement des arènes. Des bribes de paroles parsemaient le chemin. Nous tentions d'en percer la noirceur.

Des cloches sonnaient notre dérive et des mots accompagnaient la défaite. Livrés à l'innocence des gestes nous étions condamnés à une sentence depuis longtemps prononcée.

Nous refusions de nous affranchir. La poussière tombait sur nos esprits et la blancheur de ton âme devenait évidente. Certains d'entre nous acceptaient déjà l'issue du voyage, mais nous ne savions pas si tout cela n'était, en fait, que le commencement.

Nous bâtissions une nef de lumière afin de triompher de la pierre. Désormais l'empreinte du primate serait souveraine et la matière devrait nous obéir.

Nous étions bouleversés et nus devant le miroir. Nus et seuls devant l'outrage.

Gérald Morin

au-delà de

La poésie véritable est incluse
dans tout ce qui affranchit l'homme
de ce bien épouvantable
qui a le visage de la mort

Paul Éluard

Lourd silence sans repos
Où passent les heures livides
Dans le présent cristallisé

Je suis une cage d'oiseau
L'oiseau dans ma cage
C'est la mort qui fait son nid

Qu'est-ce qu'on peut pour un cœur
Esquinté par le ressac ?
Mon regard souffre
Comme de grandes mains de pitié

Nous sommes debout
Debout nus et droits
Coulant à pic
Je plonge à la mort du monde
Je plonge à la naissance

Je m'enfonce dans la nuit et jusqu'au fond
D'un ténébreux moi-même
Comme le plongeur qui viole la mer
D'un élan obstinément droit

Je suis la pluie même et ce halo
Pénètre en moi avec douleur

Des nuits obscures et confidentielles se joignent
Aux jours pareils à demain

Ah ! je suis vivant encore
Mon corps trépide
Soudain ma chair se tend

Je crie les mots d'orgasmes
L'amour du fond du songe de ma nuit

Je l'aime et l'amour ne m'aime pas
Son âme est de glace

Les nuits m'habitent de leurs pièges tragiques
Je vois les aurores inviolées
Comme une fausse absolution

Quel est ce muet besoin
De chaque fois nier
Les nuits de feux tendres
Chantent le brasier de ta peau
Le moment des crépuscules interdits

Je m'exalte devant les images
D'un amour illimité

Mourir pendant la nuit
Mort de moi
Au-delà de la douleur

Pierrette Pelletier

Je voulais simplement vous dire
les prunelles vagues
de mes poupées de porcelaine
la dentelle effilochée
de ma robe
de première communion
le lent decrescendo
de la « petite musique de nuit »

Je voulais simplement vous dire
les lambeaux arrachés
à la mémoire du temps
la béance des tiroirs
où dormaient mes rêves
les pleurs de la neige endeuillée
l'éparpillement des feuilles d'or
au livre des mirages

Or je vous dis les oiseaux
leur ombre dans ma tête
oscillation prémonitoire
l'aube est cernée de silence
tous les miroirs sont cassés

Au jardin d'hiver
Rose Violette et Mauve
tricotent le gris des cendres.

Monique Laforce

Penser le geste comme un vertige. Écrire à côté de soi. Labyrinthe sans fil d'Ariane. Franchir les limites du silence. Envol d'Icare et la chute est un refuge.

Parfois nous ne savons plus rien de nous-mêmes et frappons à la porte dans la panique et le désarroi. Nos mots brandis devant nous comme un viatique.

Pourtant, nous ne partons pas. Nous nous asseyons dans les angles pour regarder le ciel. Nous écrivons la déchirure des branches et le parcours de l'oiseau.

Nous n'avons d'existence qu'entre les lignes.

Tu n'as rien reconnu au-delà de l'horizon. Ni l'arbre ni la maison.
Ni même la plainte de l'engoulevent. Tu glisses la lune dans ta poche
avec les fragments du miroir. Tu t'éloignes le long de la déchirure
sans te retourner une seule fois.

Au bout du poème, un enfant à cheval sur une chaise lit les hiéroglyphes
de ton absence.

Demain la nuit je dormirai sous l'aile de l'ange arabesque. J'enverrai une
parole de chiffon dans l'inconnu. Tendresse comme un sortilège, diras-tu.
Ou encore l'écho d'une hirondelle. Un cri de papier. J'ébouriffe la parole
aux franges du matin. Entre les hibiscus et les étoiles.

Tu ne reviendras plus que dans mes rêves.

Guylaine Pelletier

la nuit dérive

Ne dis rien - Tais-toi - Chut ! - La nuit dérive et erre assurée - Ton flanc tapote la noirceur comme une barque - La mince couche du sang casse une tempête qui d'un bout à l'autre rompt à grande eau le silence et ravage jusqu'au SOS - Un cœur s'égrène - Il n'a jamais appelé au secours - Le futur se fracasse contre sa volonté - Grumeau criard franchit non sans peine une vie utérine et obsolète - Plongeur limoneux et neuf de l'autre côté la rive est métallique - L'humeur atrabilaire

enfin

Nous marchons derrière tous ceux que nous avons été

Christiane Frenette

Franchir - Vieux Viking des mots de passe - Chemin de passerelle - Vieux gamin ratoureux Belle fripouille - Tu joues du raccourci et enjambes ton destin pour courir aux traverses - Tu es le Viaduc des gaillards avec des yeux hublots sur la dunette

Vieux copain de l'insolite de l'inédit de l'audace - Fraternel du courage - Je t'ai vu aligner les frontières comme des prénoms destins - Victor - Reine - Blanche - Rose - Juste - Jésus - Pendant que tu plies et déplies ton âme - tu voles - Tu t'envoles. Pour en avoir le cœur net - tu transperces ton étoile

À découvert - tu marches - cœur en main - droit sur tes guibolles - Tu ne rentres plus la tête - Farouche - franc - lucide - tu te déjoues et c'est ton plus grand plaisir

Franchir - Enfin un prénom osé
Pour en finir avec l'exil

Catherine Fortin

plus loin que le tain du réel

Tu ne franchiras jamais plus le miroir. Désormais, ton reflet butera contre le tain du réel.

Depuis toujours, la grande maison avait gardé la rivière. Mais à présent, elle était abandonnée et mise en vente : en témoignent les panneaux de bois cloués dans les fenêtres et l'écriteau planté devant la porte.

Tu ne retourneras jamais plus dans la grande maison isolée au bord de la rivière. Non plus que dans la petite, toute pareille, tout à côté, même si, elle, elle demeure, du moins pour l'instant, à sa place originale. La grande maison d'hiver est condamnée et d'ailleurs il n'y reste rien de toi là : il y a si longtemps que tu n'y es allée. Mais la petite maison, la maison des étés de ton enfance, il te faut en faire le tour, en franchir une dernière fois la porte. Il te faut, à la faveur de cette dernière visite, en emporter la lumière particulière et ses odeurs impérissables.

Nulle trace ancienne de toi là non plus, ni dans la vaste pièce du bas, ni dans la chambre sous les combles. Les souvenirs, tu les avais déjà tous débusqués, ramassés. Tu peux partir. Mais il y a cet homme qui occupe la petite maison. Il est le seul lien qui te rattache à ce lieu et tu ne le reverras

jamais plus. De cela, tu en as la profonde certitude. Tu t'approches de lui. Vous vous embrassez si fort que sa langue n'en finit plus d'adhérer à ton palais. Tu gémis dans sa gorge : cela fait un son de cornemuse. Vous chantez ainsi, un long temps, l'un dans l'autre.

Puis tu rassembles dans la valise de cuir fauve, celle qui sert à tous tes voyages, les trois robes de nuit froissées en coton blanc et le chandail marine aux boutons blanchis par l'usure et aux coudes au bord du trou. Pour les chaussures de l'été, tu choisis un sac en papier fort. Tu ne sais pas encore si tu abandonneras là les souliers de toile, les bleus, les roses et les vert pâle et les vieilles sandales blanches, ou si tu les porteras aux pauvres. Tu ajoutes sur la pile un sac en raphia noir au cordon brûlé en un endroit, aminci jusqu'à la cassure.

Qu'adviendra-t-il de la petite maison ? Tu ne sais pas. Tu ignores si elle s'en ira comme la grande qui, en cet instant même, est en train de glisser dans la rivière, d'amorcer sa descente vers la mer.

Tu sais seulement que tu quittes ce lieu pour toujours. Cela n'a plus d'importance maintenant. Tu sais que, *désormais, ton reflet butera contre le tain du réel*. Tu sais, d'ores et déjà, que tu ne traverseras jamais plus le miroir.

Normand Génois

jaune ogre

Où passer nos jours à présent ?
Parmi les éclats incessants de
la hache devenue folle à son tour ?

René Char

Que tu es bel automne orignal mature
qui s'empiffre dans les ciels d'étangs

nos bras soutiennent l'azur
plantés nus dans un cercle de mousse

le vent nous enduit d'une fraîcheur inégalée
le soleil ambre nos peaux d'érable à sucre

tout n'arrive pas encore
le matin
les vertiges la peur de l'obscurité l'ivresse des surfaces
la somnolence

nous contemplons l'ondoiement des feuilles
le houspillement des geais ces feux d'abattis
dans nos poitrines

courbés sur la rivière nous reboisons nos âmes

Le règne des ombrages et les biais de lumière

l'ogre l'entame sans consentement
les dénude un à un les démembre

je bats courroucé le royaume maudissant les rois

ce gros rire jaune pavane virevolte crache en l'air
défie le ciel se grise des mares vermeilles

chasse le sommeil de l'ours
évide le vol d'un temps nourri de lenteur

où irons-nous questionner l'esprit
où déposerons-nous nos ténèbres

nous prions les yeux fermés
que l'avenir ne manque

Il faudra départager les espaces chauves

porcs-épics déplantés cris désertiques corneilles
cortège d'absences

saules amers indigènes pleureurs
ils ont vidé vos yeux de leurs miroirs
vos corps de leur danse

frères trapus de l'air petites sœurs boréales
qui ne parlez qu'avec vos yeux de Chine

source discrète chauds sourires de neige épars
dans le ciel boréal

un petit destin vous empoigne de ses menottes

je croyais qu'on emportait pour la vie son enfance
l'amour inconditionnel de l'arbre

Où se perdent l'âme rose des vents
les jambes racines la droiture du tronc

l'œil espace l'oreille éclairée
le sang ruisseau tranquille
la tête azur

où l'on ne tient plus debout entouré vaste

hurle loup hurle
mon sang coureur de bois

affuble-toi d'un nom autochtone

franchis les palissades relie les choses
aime la simplicité du désordre

étonnant portrait de la terre-mère

Renée Simard

dans la campagne du passé
le train franchit les villages
comme nos désirs d'aller plus loin

sous les cils fiévreux de prairies fanées
nous voyons les arbres courir
tourmenter les glèbes

mon père ne souffle mot

il faudrait partir
remuer la mer au cœur de l'enfant
refermer ses bras

laisser le vent
marcher sur nos plages
aborder nos rives
nous dépouiller

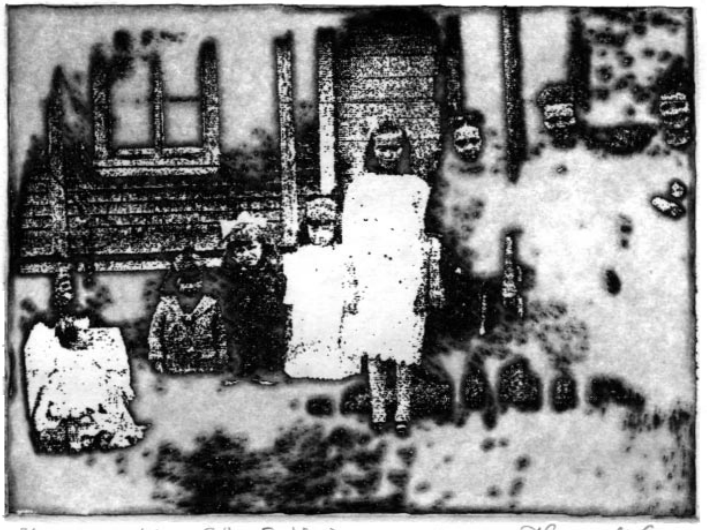
cesser de n'être que soi

la nuit vieillit sans fin entre l'île et moi

je suis ce fleuve lointain au large du silence
crue de tristesses anciennes
une brise traverse nacelle et rêve

d'un souvenir à l'autre il est si difficile de voir
la mer s'invente des coquilles
où pouvons-nous aller si l'âme dérive dans le noir

va m'attendre au torrent



2/10 «Les Filles Fortin» 2001 Alexandra Laroche

Gaston Sylvain

moments de soleil

À ceux que j'aime

D'où vient la splendeur
l'exact et déroutant regard
de chaque jour

Normand Génois

L'eau d'érable
Goutte à goutte tombe
Sous un soleil brillant

La mémoire m'amène
En d'autres lieux
Franchit l'espace
Et tous mes âges

J'ai cinq ans, Hélène
Ma seule amie
Va à l'école
Automne gris

Un soir de pluie
J'entre au collège
Nouveaux endroits
D'autres amis

Les fleurs secrètes du printemps
Se pointent
Je vais au bois avec une pelle
En ramener dans mon jardin

La chatte a eu un petit chat
Pas très vivant
C'est mon minou
Il est à moi

Mon chat Zoé, il a grandi
Il joue, il égratigne
Et je taquine encore
Le tigre dissimulé
Dans sa boîte de carton

Je me rappelle
Comme les vagues
De l'Atlantique caressent
La plage à Miami
L'air pur me rassérène

Avec les gens que j'aime
dans le royaume
des orchidées chez Fuchs
Les épiphytes sur les palmiers
La chair, l'odeur des fleurs m'enivrent

À l'opéra joue Nelligan
Le fier jeune homme
Destin tragique, grande peine
Avec elle à Place-des-Arts
Magie du rouge et des voix chaudes

C'est le passage de ceinture noire
Long et dense, accéléré
De l'amitié et du respect
Relever le défi et tenir bon
L'épreuve ultime, moment serein

Les vagues montent
Et elles s'affaissent
Et d'autres temps
Sont découverts

Dans le sous-bois à l'île aux Grues
Des trilles rouges font un parterre
Sur la batture, hérons, busards
S'envolent
Les oies ponctuent le bord de l'eau

Hélène Mathieu

ode au courage

C'est fait...
Dépasser les atermoiements de la raison
Enfouir très loin en soi les murmures de l'angoisse
Endiguer le flot des interdits
Avancer dans l'ivresse du devenir

Un mois tout au plus...
Traverser de l'autre côté des chiffres du calendrier
Effeuiller chaque jour comme si c'était le dernier
d'un mois que l'on voudrait éternel
Contourner l'étang des objets familiers

Plus qu'une semaine...
Laisser glisser les regards pleins de dires
vers l'océan des récits inachevés
Écouter son pas qui avance dans l'ombre
Laisser estomper l'odeur du sein maternel

Dernière veillée...
Faire la vigie devant les doutes,
les tentations à se perdre dans les tableaux des autres
geste ultime de renoncement

Dernière minute...
Surmonter ses papillons noirs
les regards mouillés
les soupirs voilés
Franchir la ligne de l'horizon
ligne de non-retour,
court espace qui sépare à jamais de l'enfance

Jean Clermont-Drolet

au-delà de l'apparence
transparaître

Dépasser la connaissance
Ne plus m'attacher
Voyager
Faire éclater les illusions

Être ébloui par tout ce qui est
Plonger dans les assises de l'univers
Démolir mes constructions

Rencontrer mes limites
Les aimer simplement
Au rythme de la souffrance
Inutile et féconde

Transgresser les règles,
Si lourdes à porter
Comme un manteau de pluie froide
Intégrant mon être

Dépasser le regard
Les opinions desséchantes
Les conceptions meurtrières

Briser les barreaux de ma complaisance
Meurtrière d'où j'observe le monde
Le rendre à ma portée
M'ouvrir à sa dimension

Te tendre la main
Accueillir ton souffle et tes dons
Afin de respirer sous le soleil

Franchir le seuil de mon cœur
L'habiter franc et nu
À travers poussières et scories

Découvrir la paix
D'un moi tout simple
Affranchi de mes oppressions

Louise Fortin Ouellet

âme sœur

Partir, parcourir les étapes de la vie
Conquérir le monde
Dérouler le parchemin de sa destinée
à la découverte de l'autre.

Combien de temps
pour reconnaître et apprivoiser l'amour ?
Je nage à la dérive
Accablé de solitude
Une brume opaque m'envahit
J'espère la fin de la traversée du désert.

Soudain, tu viens vers moi.
Tu n'es pas un mirage
Coup de foudre ! Nos cœurs se reconnaissent
Nos regards s'allument et s'attisent
Tu seras mon élixir !
Nous deviendrons immortels
Ton regard rieur se posera sur moi
Ta paume cherchera la chaleur de mon corps
Effervescence de nos désirs
Volupté de nos âmes sœurs.

Ensemble nous traverserons
Les jours de tourmente.
Je prendrai racine
Dans ton havre de paix
Tu seras ma forteresse
Jusqu'à la blancheur de nos cheveux
À la porte du non-retour
Notre vie conquise ensemble
Je pourrai m'éteindre dans la félicité.

Pierre Fortin

portrait

Des myriades de fils d'or
comme un nuage de neige
fouetté dans la lumière

Deux miroirs du soleil
deux galaxies jumelles
deux puits de vérité

Polis entre ses lèvres
des sons qui me renversent
jusqu'au delà des mots

Sous ce rempart d'ivoire
rang de glaciels échoués
joyaux de son sourire

Dans ses outils de chair
de création marqués
bergers de ses caresses

Ma joie qui s'agglomère
en deux flocons de braise
alternant à ma bouche

Les hautes colonnes d'acier
porteuses de son désir
en flambeau héroïque

Le voile humide qui couvre
l'entier de son image
dont j'ignorais le cri

Jacques Bernard

le dernier abandon

J'ai franchi ton corps tant et tant de fois
Que je ne me rappelle plus
Ses formes

Dis
Dis-moi
Tu avais le sein rond ?
Tu avais le ventre plat ?
Tu avais le sexe bon ?
Tu avais la cuisse douce ?
Dis-moi

J'ai franchi le corps de tant et tant d'amantes
Que je ne me rappelle plus
Le tien

Dis
Dis-moi
Tu aimais mes baisers ?
Tu aimais mes caresses ?
Tu aimais mon sexe ?
Tu aimais ma force ?
Dis-moi

J’ai franchi tant et tant de temps
Que je ne me rappelle plus
De moi

Dis
Dis-moi
J’avais le visage beau ?
J’avais le corps droit ?
J’avais le regard bleu ?
J’avais le sourire franc ?
Dis-moi

J’ai franchi tant et tant d’abandons
Que je ne me rappelle plus
Le premier

Dis
Dis-moi
Tu ne parles pas ?
Tu pleures ?
Tu t’en vas ?
Tu reviendras ?
Dis-moi

Mimi Côté

les idoles dorment

Dans le silence les idoles dorment
et la ville qui t'a pris à moi te regarde assoupi.

Je prends sur moi d'être encore abandonnée
mais je n'admets pas que tu ne m'aies plus appelée.

Les nuits comme des pansements
sur ton absence m'apparaissent sans rêves
et le matin est rougi du sang qui a coulé
quand j'ai tiré sur toi pour ne plus te regarder.

Le ciel a un assortiment de nuages qui traversent les âges
ponctuant de formes lentes le malheur
de ceux qui ont perdu leur amant au bras d'une grande ville
bien plus dangereuse encore que n'importe quelle fille.

J'ai mis le doigt sur ton malheur il m'a tachée
sans ta silhouette je n'arrive à rien.

Je placerai des secrets dans des enveloppes brunes
un timbre et ton nom sur chacune
je mettrai les filles en garde je leur dirai :
si vous voulez votre bonheur ne tendez pas la main
au gitan ce voleur qui partira demain.

Jean Dorval

vidéocanette

PLAY

L'Arctique au menu blême des hivers
Jeûne d'icebergs et d'appels au secours

Le feuilleté du littoral s'amincit

Le fuel avale la mer accidentée
Les cheminées embrouillent les étoiles

Je suis d'une espèce qui n'en mène pas large
Je bois dans la bière des marées

On me presse de toute part
La tendresse est sur la glace

Je titube les années ivres
en décapsulant mes lèvres de plastique

Des implants tronçonnés

Cellules souches d'une famille reconstituée
au pétillement des neurones

Je n'ai plus qu'un verre d'eau

La boulimie de la molécule
fait vomir l'esprit

Chambre à part dans un flacon
Le deuil s'emprisonne d'une fin de semaine

Le papillon vit centenaire
Regarde-toi passer comme ce climat

SUR PAUSE

Jusqu'à l'anse bleue point de l'horizon
une île trinque toute la main

L'ample cantique du sillage
appareille au-devant du souffle baleinier

Dieu chante avec le vent
que sais-je des évents du ciel

La pesanteur de la mer
est une jarre de temps

FW

Bébé-phoque Mathusalem
l'hibernation des droits de l'homme
dans la meringue des glaciers

Les plaies ouvrent grandes leurs bouches de métro
en langues étrangères

FF

À flot la pluie mouille le silence
soupirs irrigués d'offenses de port en port

FW

J'emballe comme un nuage
les larmes du tourbillon

Ah ! tarir toutes les urnes !
Arthur Rimbaud

STOP

Jean-Philippe Fleury

va-t'en petit oiseau

Va-t'en petit oiseau
par les routes du vent
tu arriveras avant la nuit

Va-t'en petit oiseau
jusqu'aux neiges qui fondent en été
dans ce pays
qui parle ma langue
et mon accent

Va-t'en petit oiseau
et quand tu verras un ange
qui vole aussi haut que toi
et aussi bien que toi
dis-lui

J'ai vu l'homme que tu aimes
il est là-bas
où le soleil se couche
et je sais qu'il pense à toi
et qu'il t'aime profondément

Va-t'en petit oiseau

l'enfant de la plage et le bateau des rêves

L'horizon
est un grand bateau de rêves
qui navigue sur la mer

l'enfant de la plage
ses deux petits pieds dans les vagues
construit son bateau de rêves
des nuages qu'il trouve
et des bleus lointains

l'enfant de la plage
a les yeux d'un oiseau
il voit déjà plus loin
que ses trois pieds et demi
ne le permettent

il s'imagine des vents
qui poussent les voiles de l'horizon
de grands voyages qui se préparent !

et un matin
l'enfant de la plage se réveille
et s'étire
grand comme ces géants d'adultes

il doit maintenant laisser sa plage
une grande école
un grand bureau
des papiers
et des chiffres

bientôt l'enfant n'a plus de sable
pas de nuage non plus
pas de bleu lointain
que des mâts
que de larges mâts de bétons
bien ancrés dans le ciment

l'enfant lève les yeux vers le ciel
comme des oiseaux qui s'enfuient d'une cage
et l'enfant se sent un peu seul
alors l'adulte le prend par la main

en échange
l'enfant lui apprend
à construire un bateau

Christian Fleury

Que cherche-t-il ? Que cherche-t-elle ?

L'absence sourit sur la corde à linge

Que cherche-t-il ? Que cherche-t-elle ?

Le vent est un aiguilleur qui déraille l'ennui
en démontant l'infini par à-coups de tendresse

Que cherche-t-il ? Que cherche-t-elle ?

Le vent est un souffleur
qui réveille le grelot dans ta tête
en défroissant le printemps.

Avec mes bottes de sept lieues
marcher vers toi sur la ville
et tout doucement
comme une locomotive
sautant dans l'océan
te chatouiller le coquelicot
à réveiller le soleil.

América América

un regard de Geneviève Rey
octobre 2001

est-il si lourd le péché d'insouciance
pour que tu sois frappée mille et mille fois
un matin trop clair de septembre
matin de l'innocence perdue
tu te demandes pourquoi la haine
tu te réfugies derrière les étoiles de ton drapeau

América América
n'entends-tu pas, ne veux-tu pas entendre
le cri des peuples sans visage
le cri des humiliés
le cri des affamés

América América
c'est le temps des faucons aux ailes d'acier
les colombes affolées se terrent
la paix est une petite fille toute nue

América América
ne rends pas souffrance pour souffrance
larme pour larme

Mort d'un poète

un regard de Richard Ste-Marie

octobre 2002

Il y a plusieurs années, j'arrêtai, en plein vendredi midi, faire le plein dans un village de la Gaspésie. Le pompiste me dit qu'il fallait payer l'essence au bar attenant à la station-service. En entrant, je fus plongé dans le noir profond, mais, mes yeux s'habituant à l'obscurité, je distinguai quelques hommes sales et mal rasés, attablés près du bar, dans un état de gaieté avancée.

C'étaient des pompiers forestiers à peine sortis du bois, ce qui expliquait leur tenue. On célébrait l'anniversaire du plus jeune. L'un d'eux se leva et entonna « Mon cher Gaétan, c'est à ton tour... » repris par les autres dans une cacophonie alcoolisée.

Levant ma facture d'essence comme si c'était un verre, je me joignis à la célébration.

« Une chance que Gilles Vigneault ne vous entend pas, dis-je, amusé.

- Lui, il l'a composée, nous autres on la chante ! répondit le meneur du groupe.

- Ouais, trop tard, hostie ! », ajouta le plus jeune.

Et tous de s'esclaffer.

Je saluai le groupe et sortis. Visiblement, la chanson de Vigneault leur appartenait et je me demandai ce qu'en penserait le compositeur. Je songeai aussi que le Québec était sans doute le seul pays au monde à choisir une autre chanson que *Joyeux anniversaire* pour fêter. Je suppose que Vigneault devait en être fier. Qu'on s'approprie son œuvre au point de la détourner pour célébrer un événement privé et intime me sembla être la confirmation que l'art est une communion, un partage, et que l'artiste n'est, somme toute, que le fabricant de l'outil dont chacun se sert à sa guise dans son quotidien.

« Lui, il l'a composée, nous autres on la chante » : cette chanson nous appartient dorénavant et tant pis pour l'artiste : « trop tard, hostie ! », il n'avait qu'à ne pas nous la donner.

C'est cette anecdote qui m'est revenue à l'esprit quand j'ai appris la mort de Sylvain Lelièvre. Je me suis demandé pourquoi j'avais tant de peine. Je ne connais pas Sylvain Lelièvre, je ne lui ai même jamais parlé. C'est le même sentiment que j'ai eu en apprenant la mort de Dédé Fortin, que j'aimais aussi sans l'avoir connu. Je sais maintenant que mon chagrin vient d'un sentiment de manque, de perte : celui qui me donnait a disparu. Il me laisse son œuvre en héritage, mais, cette œuvre, elle m'appartenait déjà, j'en avais l'usufruit, pour parler comme un notaire. Et celui qui me promettait encore bien des plaisirs n'est plus là.

Trop tard.

Merci Sylvain, c'est trop tard pour toi, dans tous les sens du mot. Mais c'est aussi trop tard pour nous.

ASSEMBLÉE NATIONALE
QUÉBEC

Monsieur Jean Rochon, député de Charlesbourg
et ministre d'État aux Ressources humaines et au Travail,
est heureux de saluer les poètes et les artistes de Québec
ainsi que les éditions de l'Oésie !

Bureau de circonscription

8500, boulevard Henri-Bourassa
bureau 254
Charlesbourg (Québec) G1G 5X1

Téléphone : (418) 644-2645
Télécopieur : (418) 643-4362
Courriel : chrsb.dep@mess.gouv.qc.ca

Pour un séjour en poésie au bord du fleuve

La petite auberge

La Luciole

chambres et petit déjeuner

35, Chemin des Bains, Saint-Irénée (Québec) G0T 1V0 (418) 452-8283
Courriel : lucie.tremblay2@sympatico.ca
http://www.quebecweb.com/luciole

Que ce cinquième rendez-vous de poésie nous donne de merveilleux moments de détente, de réflexion et d'émotions !

Christiane Gagnon
Députée de Québec

BLOC QUÉBÉCOIS

320, rue Saint-Joseph Est, bureau 209
Québec (Québec) G1K 8G5
Tél. : 523-6666
Téléc. : 523-6672
Courriel : gagnoc1@parl.gc.ca

MARCHAND
OPTOMÉTRIE & LUNETTERIE

SOINS VISUELS COMPLETS

- Examen de la vue
- Lunettes
- Verres de contact
- Lunettes de soleil

Place Laurier 653-6611

Les Saules 877-9456
St-Marc 625-4981
Donnacona 285-1333
St-Raymond 337-6751

Félicitations aux auteurs et auteures
et bonne lecture à tous !

LE CAFÉ DU CLOCHER PENCHÉ

"Un endroit où le café bistro tient une place de premier choix entre une cuisine de simplicité et la recherche constante de la qualité et de la fraîcheur..."

203, St-Joseph Est
coin Caron
Québec (Québec)
(418) 640-0597

GALERIE D'ART
BEAUCHAMP ET BEAUCHAMP
Vincent Beauchamp
10, rue du Sault-au-Matelot
(coin de la Montagne)
Québec (Québec) G1K 9A8
418 694-2244

GALERIE D'ART
BEL ART
Sophie Beauchamp
125, Côte-de-la-Montagne
Québec (Québec) G1K 9C9
418 694-1144

GALERIE D'ART BEAUCHAMP
16, rue Saint-Jean-Baptiste
Baie-Saint-Paul (Québec) G3Z 1L9
418 240-2244
info@galeriebeauchamp.com
www.galeriebeauchamp.com

GALERIE D'ART ROYALE
Marc Beauchamp
53, rue Saint-Pierre
(Place Royale)
Québec (Québec) G1K 3Z7
418 692-2244

Une histoire de famille

AGENT • DISTRIBUTEUR EXCLUSIF D'ARTISTES RECONNUS POUR LE CANADA ET LES ÉTATS-UNIS

Merci au Café des Arts,
espace poétique

La revue

p o é s i e

remercie le

lieu de création,
de diffusion artistique et de rencontres,
qui a généreusement offert
son espace unique
pour accueillir les créateurs
de mots, de musique et d'images
du cinquième numéro
lancé en novembre 2002.

Le Café des Arts veut valoriser
la poésie de la langue, du corps et de la musique.

Le Café des Arts, 870, av. De Salaberry, Québec G1R 2T9 (418) 694-1499
Info@cafedesarts.org **http://www.cafedesarts.org**

La revue Poésie, 225A, Châteauguay, Québec G1K 2E1 (418) 648-8435
brtremble@yahoo.com **http://www.ava.qc.ca/edition/RevuePoesie**

poésie

numéro 5, 2002
45 textes
10 gravures

les éditions de
l'Oésie

225A Châteauguay,
Québec (Québec)
G1K 2E1
tél. : (418) 648-8435
brtremble@yahoo.com
www.ava.qc.ca/edition/
RevuePoesie

ISSN 1480-1140

Louis Bergeron
Jacques Bernard
Edgar Bori
Mousse Boulanger
Daniel Bourrion
Mimi Côté
Alexandra Caron
Simon Darveau
Jean Deronzier
Jean Désy
Jean Dorval
Jean Clermont-Drolet
Christian Fleury
Jean-Philippe Fleury
Arlette Fortin
Catherine Fortin
Pierre Fortin
Louise Fortin Ouellet
Normand Génois
Monique Laforce
Michel Langlois
Micheline Martineau
Hélène Mathieu
Gérald Morin
Guylaine Pelletier
Pierrette Pelletier
Geneviève Rey
Richard Ste-Marie
Renée Simard
Gaston Sylvain
Bertrand Tremblay
Anna Yavorska